

Flack, Isle de France

13 mars 1773

« Dieu ! Quelle tempête !... Mais je n'ai pas peur en mer, je n'ai pas peur. Venez ! Approchez, que je vous apprenne à mourir ! »

Depuis le début de l'après-midi, la même scène se répète : les lèvres de Philibert Commerson s'entrouvrent, laissent s'échapper des phrases – semblables à celles qu'énoncerait un surhomme – puis elles se referment, plus minces que jamais. Alors le silence calfate le lit, lui donnant l'air d'un dormeur.

Mais Philibert Commerson ne dort pas. Son esprit vogue. À bord du vaisseau du roi *L'Indien* qu'une tempête malmène, il s'imagine rentrant enfin en France. Se croyant embarqué avec des spécimens et échantillons – son trésor de naturaliste – sur *L'Indien* en perdition au milieu d'un océan démonté, il brave, comme sa lanterne, son encrier et ses plumes, des roulis et tangages de fin du monde. Vite, parce qu'on ne peut jamais présager l'issue d'une tempête, il saisit une feuille de papier d'une liasse humide et salée et trempe une plume dans l'encrier, un œil implorant sur le vacillement de la lumière cramponnée à la table de sa cabine. Il a tant à raconter, à son fils, à son épouse, à ses amis et à ceux qui ont cru en lui. Tant à partager : ses manuscrits, mille cinq cents dessins, trois portefeuilles de botanique, deux de zoologie, deux cents volumes

d'herbiers d'Europe, trente mille espèces de plantes européennes et exotiques, des notes éparses jetées sur des bouts de papier et qu'il faudrait rassembler... Le roi, les ministres, l'Académie, le royaume et le monde attendent tellement de lui... Sans compter les secrets à révéler.

Un grain s'abat impromptu, mitraille son ventre d'une volée de grêlons. Il le laisse passer, puis murmure :

« L'océan est fou... Les vents lancent des faux... menacent mes plantes... Pourvu qu'il ne leur arrive rien ! Protégez-les ! »

Depuis qu'il a entamé son étrange monologue, Jeanne n'a cessé de l'écouter et de tenter de dialoguer avec lui, lorsque cela lui était possible, pour le cas où il l'entendrait. Elle n'a pas quitté son chevet.

« Elles ne risquent rien. Ne vous inquiétez pas ! » lui dit-elle.

Il se soucie de ses plantes, enfin ! Voilà des phrases sensées, sa raison revient ! Du dos de la main, elle tâte son front, y sent une brûlure alors qu'un instant plus tôt la peau exsudait un poudrin, se tourne vers Joseph, agence un ordre à l'aide de mimiques et de mots compréhensibles pour le jeune esclave.

« Apporte encore de l'eau fraîche ! Et des tissus propres pour que j'applique des cataplasmes sur son ventre ! »

La tête de Joseph s'avance – bouquet de fusains au bout d'un col de jeune taureau. Le faisceau noir de son regard fixe les lèvres et les mains de la femme. Trois rides surgissent entre les crêpelures de ses tempes et l'amènent à s'exprimer dans une langue gestuelle émaillée de rares mots de français que Jeanne devine, du moins le

début : « Pas de tissus ici, Madame... ». Le reste n'est que pensées qui échappent à la femme : Chez moi, là-bas, dans mon village, une poignée de feuilles et des invocations suffiraient pour venir à bout du mal... Je saurais fouiller dans ma mémoire, peut-être... si... Je pourrais devenir tambourinaire comme mon oncle, à Cuamba, revêtir un boubou blanc, au lieu de cette camisole de Blanc qui ne me sied pas vraiment, réciter les formules du marabout, mettre ensemble les pas de danse, les prières aux ancêtres, les invocations aux dieux... Je pourrais soigner le maître...

« Va voir la lingère de monsieur de Bezac à la cuisine, elle t'en donnera », lui intiment les gestes de Jeanne.

« Mes herbiers... Deux cents volumes de richesses exotiques. De la lumière !... Il ne faut pas que le vent éteigne ma lanterne ! dit la voix affolée du naturaliste étendu.

– Ne craignez rien », le rassure Jeanne.

Elle sait qu'elle doit tenir bon pour deux, comme lorsqu'il était tout à fait vivant et qu'elle le renforçait quand il faiblissait. Elle se penche au-dessus de lui, prend une de ses mains et l'applique un instant contre sa joue afin qu'il la sente proche. Elle cherche son regard, ne le trouve pas et murmure tout de même : « Ne craignez rien, je suis près de vous, les échantillons sont à l'abri. »

Quoique la fin de l'après-midi s'émiette sur l'appui de la fenêtre, l'été tropical halète dehors, la gorge en feu, s'attaquant à tout hérissément d'ombre. Qu'il entre dans la chambre et dévore la souffrance que la mort annoncée y a injectée !

Aérons la chambre, décide-t-elle, passant outre aux recommandations du médecin. Que sèche cette sueur ! Tant pis pour les courants d'air !

Joseph revient, les bras chargés de linge blanc. Elle lui demande d'ouvrir grand la fenêtre. Sous l'emprise de la fièvre, Philibert délire, certes, mais elle le connaît assez pour détecter la volonté contenue dans l'apparent embrouillement de ses idées. D'une voix étouffée, hachée, mais déterminée, il n'a pas cessé de réclamer de la lumière et de l'air depuis que ce lit l'a happé, puis étioilé, voilà plus de huit jours. Même en ces instants où on pourrait l'estimer hors du monde vivant, il demeure lucide, la jeune femme en est certaine.

À présent, sa main papillonne au-dessus du front fiévreux. Puis elle se pose sur la peau que le vent, la pluie, le soleil, et la maladie ont façonnée, elle la caresse. Elle caresse les empreintes du temps, caresse l'homme sur lequel elle s'est appuyée et dont elle a été l'appui, l'homme qui a été son miroir. Ses tempes palpitent ; elle chuchote à son oreille : « Des caisses solides préservent les collections de plantes. Cessez donc de vous inquiéter ! Nous les avons rangées ensemble, vous vous en souvenez ? Reposez-vous ! Je suis là. Je vous aime. »

Des mots se forment dans sa bouche pour objecter à Philibert qu'aucune tempête ne le menace puisqu'il est dans un lit. Mais elle les refuse. Comment lui reprocher une quelconque déraison ? Oser prétendre redresser les torts de sa mémoire ? Prendre celle-ci en défaut ? À présent qu'ils parviennent au bout de son chemin, après avoir été quelquefois son guide, elle préfère le laisser diriger son esprit comme il l'entend et le suivre pas à pas.

Elle va juste le soutenir pour l'aider à franchir en toute confiance la porte qui mène vers l'éternité, car, elle en est certaine, il sera éternel.

Une nième coulure jaunâtre striée de rouge hésite au coin de sa bouche. Elle la capture dans un linge propre, roule celui-ci en boule avant de le confier à Joseph, puis elle lave son visage. La fraîche langue de l'eau veut raviver le teint exsangue, l'empêcher de grisailier, de se décolorer. Elle le soulève à demi pour lui faire avaler quelques cuillerées d'une décoction de benjoin. Les yeux clos, il semble s'apaiser.

« Ne vous inquiétez pas, le berce sa voix, vos plantes séchées s'épanouissent comme des vivantes. Tout va bien.

– Cher beau-frère... François, je n'ai que la plante *Beautia* à vous offrir... en remerciement de toute la peine que vous avez prise... pour mon fils... Mais vous savez quel cœur je mets dans toutes... mes entreprises... Vous le savez...

– Votre beau-frère, monsieur le curé Beau, veille sur votre fils avec la tendresse d'un père, et vous, il vous chérit comme un frère, dit Jeanne. Arrêtez de vous tracasser, ne songez qu'à vous rétablir pour vite les rejoindre. Vous guérirez. Votre fièvre diminue...

– Archambeau, mon petit, il y a dans mon cœur mille et... mille douceurs pour toi... Non ! Je ne laisserai pas ces vents mauvais emporter les trésors d'amour... que je te destine.

– Votre fils vous aime plus que tout ! insiste-t-elle en scrutant une réaction sur son visage, un signe prouvant

qu'il est encore relié à elle. Et vous le retrouverez, bientôt. »

Converse-t-il ? L'entend-il ? Elle souhaite que cela soit, mais nonobstant la conviction dont elle entoure ses affirmations, le doute est permis.

Pendant quelques secondes, ses traits se détendent. S'est-il endormi ? Se repose-t-il enfin ? Non, il ne s'agit que d'un répit. Les méandres de sa vie s'ouvrent devant lui, nets, en dépit de la tempête qui enfle dans sa tête. Pendant ce temps, Jeanne caresse le drap qui épouse le corps souffreteux, l'allège, le veloute, en lisse les plis, y imprime toute sa tendresse, y déverse ses souvenirs.

« Je vous en conjure, François, donnez-moi de ses nouvelles... mes entrailles de père sont à nu... Je vous pardonne, François... Archambeau ! J'ai tant de choses à te confier. Tu peux tout comprendre... Je te dirai la vérité... »

De quelle vérité parle-t-il ? se demande Jeanne. De celle qui ne fut pas toujours bonne à dire ? Ou bien songe-t-il à la vérité de ma nature à laquelle le naturaliste qui est en lui, s'est trouvé confronté ?

« J'étais comme toi, mon fils, un petit garçon... »

Puis il se tait. Jeanne tend l'oreille. En vain. À bord de *L'Indien*, il écrit à Archambeau, elle ne peut pas le savoir car il n'est plus tout à fait avec elle. Elle ne discerne que les mouvements pulsatifs du drap, devine, à l'ébauche de contentement qui réchauffe ses lèvres qu'il chemine dans un espace plaisant.

L'horloge chuchote qu'il sera bientôt la demie de cinq heures.